

notre politique fiscale? Nos industries nationales recevront-elles la protection qui leur est nécessaire pour renaître, se développer et prendre racine dans le Canada? Aurons-nous enfin une "politique nationale" conforme à nos besoins et à nos aspirations? Voilà les questions à l'ordre du jour. Elles peuvent toutes se résumer à celle-ci: Le tarif actuel sera-t-il modifié de manière à protéger notre travail contre le travail étranger?

\* \*

*Tanta molis erat!*

La tâche est grande et bien difficile pour nos législateurs! La protection, telle que le pays l'entend et la demande, n'est rien autre chose que la prohibition absolue des produits étrangers que nous pouvons produire au pays. Le travail canadien veut se protéger contre le travail étranger, sans avoir égard au pays d'où il nous arrive. Nous voulons faire une législation commerciale conforme aux besoins du pays, et conclure des traités de commerce avec les pays étrangers. Voici la difficulté. Cela suppose un droit souverain, et nous ne sommes qu'une colonie. Une colonie ne peut faire de traité avec les nations étrangères, pour la raison qu'elle n'a pas le pouvoir de les faire respecter. Le pouvoir est la sanction du droit. Alors l'Angleterre nous accordera-t-elle l'indépendance commerciale, ou bien la mère-patrie se donnera-t-elle le trouble d'être gracieuse pour le Canada au point de surveiller elle-même nos intérêts commerciaux? Si elle refusait, que devrions-nous raisonnablement faire en face de son refus et des intérêts de notre pays? Ainsi, malgré toute la bonne volonté et les dispositions favorables dont nos gouvernants présents et futurs feront preuve, il leur faudra toujours compter avec bien des difficultés, pour en arriver au glorieux privilège d'une indépendance commerciale sous la protection du drapeau de l'Angleterre. Mais la chose est si naturelle et tellement dans les intérêts des deux pays, qu'elle devra nécessairement arriver avant longtemps. Nous sommes rendus à l'âge où il nous faut fixer notre destinée comme peuple. La Confédération a été un grand pas dans cette voie. Avec la constitution de 1867 et les aspirations légitimes qu'elle nous donne, le Canada ne peut pas demeurer plus longtemps un simple comptoir au profit des étrangers. Si les jours de l'exploitation devaient se prolonger, il ne nous serait d'aucune utilité de saigner le pays jusqu'au cœur, et de dépenser millions sur millions pour la construction de canaux, de chemins de fer et d'autres améliorations publiques dans des vues commerciales. Notre commerce local n'a pas encore besoin de toutes ces dépenses.

Le parlement impérial ne pourrait-il pas nous faire participer aux traités de commerce de l'Angleterre avec les autres nations?

On considère les possessions britanniques en Amérique comme faisant partie de l'Empire. Nous n'avons jamais fait d'objection à cette faveur. Et nos ancêtres se sont battus comme des braves et sont morts sur les champs de bataille pour conserver à l'empire tout le territoire canadien. Et dernièrement encore, le Canada a prouvé qu'il tenait à cet honneur, lorsqu'il a signé le traité de Washington, mettant fin à la fatigante question de l'Alabama.

Quand il arrive aux hommes d'état anglais de parler de la Puissance du Canada, il lui font l'honneur de l'appeler *le plus beau joyau de la couronne britannique*. Eh! bien, le Canada ne demande qu'une chose; la voici: le droit de développer ses richesses par lui-même et pour lui-même, sous la garde et la protection de cette belle couronne d'Angleterre, dont il veut être toujours *le plus beau des joyaux*.

Si nous acceptons les inconvénients de former partie de l'Empire, pourquoi ne nous en donnerait-on pas les avantages? Nous ne voyons aucune utilité pour le Canada à être longtemps encore *le plus beau joyau de la couronne de Sa Majesté*, si ce titre ne nous procure autre chose que l'honneur de payer les dettes du gouver-

nement de Sa Majesté. Le fardeau de cet honneur nous fera succomber. *Altius tendimus*. Le Canada veut transplanter sur cette terre d'Amérique les fortes institutions de la mère-patrie, pour prouver au monde l'excellence et la force des vieilles institutions de l'Angleterre.

Nous aimons à citer ici des belles paroles de lord Dufferin sur l'avenir de ce pays. Le noble lord répond à une adresse qu'on lui a présentée à Woodstock, dans la province d'Ontario:

Je vous assure, dit-il, qu'il n'y a pas un sentiment qui me soit plus sympathique que celui qu'entretient le peuple canadien d'élever leur pays au rang d'une nationalité distincte, prospère et respectée!

I do not think the Canadian people would be loyal to the Empire unless they were also able to be equally loyal to their own country, to be proud of the fact that they are Canadians, to believe in the destinies which are in store for them, and to be able to look forward with confidence to the task which has been imposed upon them by Providence, and entrusted to them by the mother country of becoming a glorious adjunct of the British Empire, affording an example to the continent of America of what can be done under British institutions when they are supplemented by a spirit of noble and patriotic independence.

Tels étaient les vœux du noble lord, et telles sont aussi les espérances du Canada. La réalisation de ces vœux et de ces espérances fera la richesse du pays, la grandeur de l'Angleterre.

Nous attendons tout du courage et du patriotisme de notre parlement, et de la justice de la mère-patrie.

FABIEN VANASSE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 6 février 1878.

Qu'il fait bon se promener quand le temps est clair et la rue libre de glaçons! S'il gèle encore un peu, c'est exprès pour que nos ladies, aux chignons tapageurs, puissent balayer impunément le trottoir avec leurs robes, et aussi, je pense, pour éloigner de nous le fléau qui désola Astrakan. Vous avez entendu parler de cette peste bleue qui s'avance vers les grands centres à raison de quatre milles par jour? J'espère que la fièvre jaune nous en préservera: celle-ci tuera celle-là; deux pestes n'ont jamais pu vivre en bonne intelligence.

C'est en devisant ainsi avec moi-même que j'arrivais, presque sans m'en apercevoir, sur le quai de la rivière de l'Est. En causant avec les matelots du port, j'ai appris—histoire étrange—qu'un terrible corsaire croisait dans l'Atlantique, et jetait le grappin sur tous les navires qu'il rencontrait et les brûlait après les avoir pillés.

Cette légende de nouvelle facture prenait d'autant plus de consistance que plusieurs navires, dont un steamer, ont disparu comme par enchantement de la surface de l'Océan depuis quelques semaines: les banquiers de Wall street en ont frémi, non pour leurs personnes, mais à cause de certaines de leurs valeurs qui ont baissé. Matelots et financiers, passagers et capitaines ont eu un instant le cauchemar: il leur semblait entendre s'élever des vagues profondes ces paroles mystérieuses rythmées par le vent du soir:

Voici le navire fantôme  
Qui de loin paraît un atôme,  
Mais dont la charpente de fer  
Sort de l'enfer.

A son grand mât pend une loque  
Presque aussi noire que sa coque:  
Ce drapeau porte aussi, je crois,  
Des os en croix.

Malheur au navire qu'il guette!  
Le forban rit de la tempête,  
Prend l'équipage et, sur le coup,  
Lui tord le cou!

Le *Herald* d'aujourd'hui nous assure que ce pirate n'est pas aussi dangereux qu'on le pense, et que, même, il n'a jamais existé... que dans la cervelle de quelques matelots superstitieux. Mais les navires disparus, qui les a pris? *That is the question*.

Le *Herald*, dont je viens de parler, mérite en ce moment les compliments sin-

cières du public et des Français en particulier. Depuis quelques jours, ce journal extraordinaire dépense des sommes fabuleuses pour régaler ses lecteurs des derniers événements de Versailles; le 31 janvier, notamment, il contenait au moins deux mille lignes de dépêches du câble transatlantique. Il faut être le *Herald* pour se payer cette haute fantaisie; après ce tour de force, on peut le proclamer le roi des journaux américains.

Sa royauté compte actuellement près de cent mille lecteurs; et j'ai calculé qu'en mettant ses feuilles triples ou quadruples, l'une au bout de l'autre, dans la direction du Canada, on pourrait aller de New-York à Montréal à pied sans toucher terre.

Puisque je suis en train de faire de la statistique, je suis obligé de parler du *Sun*. Ce soleil qui ne luit pas pour tout le monde, ainsi qu'il devrait le faire pour être fidèle à son titre, brille encore en ce moment pour cent dix mille lecteurs démocrates; il se vend moins cher que le *Herald*; c'est pour cela, sans doute, qu'il est plus populaire.

Le *Daily News*, qui ne se vend qu'un sou, descend encore plus bas dans les couches sociales, comme dit Gambetta; quand le soir arrive, c'est une véritable avalanche; car les presses vomissent parfois jusqu'à cent cinquante mille numéros distribués par trois mille boys qui remplissent l'air de leurs cris. Le *Times* et la *Tribune* se partagent les lecteurs républicains: chacun d'eux accouche quotidiennement de trente et un mille exemplaires; c'est assez respectable par le temps qui court et le parti républicain qui dégringole.

Le *World*, malgré son titre ambitieux, ne peut arriver qu'au chiffre de seize mille; quelle misère!

Si je ne me trompe, voilà déjà quatre cent mille journaux pour une population de dix-huit cent mille âmes, et je n'ai parlé encore que de six publications.

Je passe naturellement sous silence les feuilles allemandes. Est-ce parce que cette langue—inventée exprès pour les chevaux—n'a jamais pu entrer dans ma cervelle? C'est possible. Cependant, je dois constater que la population germanique de cette ville s'élève au moins à trois cent mille âmes et que le *Staats Zeitung*—que je ne lis jamais—est son principal organe.

Jadis il existait—c'était le beau temps—un journal polonais. Depuis que son rédacteur en chef s'est brûlé la cervelle, on désespère de le voir renaître (le journal, pas le rédacteur).

Terminons cette étude par quelques chiffres plus éloquents. On compte à New-York plus de cent publications de toutes sortes.

Les journaux hebdomadaires, surtout, jouent un grand rôle dans ce que j'appellerai la nourriture intellectuelle de la population.

Tout compte fait, il résulte clairement que chaque personne aurait droit—si la répartition était bien faite—au moins à un journal, à son lever, chaque jour.

J'avoue qu'on trouve dans les *Weeklies* beaucoup de romans déplorables qui nous éloignent par trop de la vie réelle. Il est dangereux de laisser de jeunes esprits se repaître d'idées aussi creuses, de fictions aussi extravagantes.

Mais entre deux maux il faut savoir distinguer le pire. Si, comme dit le Sage, la lecture est le meilleur des remèdes contre la débauche et l'ivrognerie, il faut lire le plus de journaux que l'on peut et s'endormir avec un bon livre comme oreiller afin de devenir vertueux. Il existe, je le sais, d'autres moyens pour nous éloigner du péril; je ne doute pas de leur efficacité; cependant, j'aimerais mieux que l'on pût moraliser l'homme en ornant son esprit et même en l'amusant. *Castigatridendo mores*.

Au moment où je croyais en avoir fini avec le journalisme, voilà que je m'aperçois d'un oubli incroyable. Le *Courrier des Etats-Unis* méritait mieux que cela; le chiffre de ses abonnés n'est, il est vrai, que de trois mille—je parle de l'édition quotidienne—

Mais aux journaux bien nés  
La valeur n'attend pas le nombre d'abonnés.

Les lecteurs de *L'Opinion Publique* ne me pardonneraient pas si j'oubliais de leur parler du Père Pelletier, dont la mort a douloureusement ému le monde catholique de New-York. Ce vénérable prêtre est tombé au pied de l'autel en adressant une allocution paternelle à deux jeunes fiancés qu'il allait unir. Le jeune homme avait été son élève et était demeuré son ami. On dit que l'émotion qu'il ressentit alors fut si forte que son cœur en fut brisé: il ne put achever et tomba pour ne plus se relever. Un jour, ce saint homme disait au Père Shea, également de la Compagnie de Jésus, qu'il aimerait mourir au pied de l'autel; son vœu a été exaucé, et beaucoup voudraient mourir comme lui.

Le Père Pelletier, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, est un Canadien-français; toute sa famille est encore à Montréal. Aujourd'hui, l'Église Saint-François-Xavier de New-York est en deuil; mais que sont les tristesses de ce monde lorsque l'âme du juste peut prendre son vol vers les hautes cimes de l'éternité!

Le rêve cache de ce cœur de prêtre,  
C'était de mourir au pied de l'autel.  
Pour ces hommes-là, mourir c'est renaître!  
Ne le pleurez pas, il est immortel!

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Logements à louer

Ils sont sortis de leur coque, ces char-mants petits poussins qui déjà longuent le soleil et picotent à droite et à gauche. Mais, comme les mauvais locataires, ils laissent leur demeure en bien mauvais état. Qui voudra, sans réparations préalables, prendre la suite de leur bail? Nous craignons fort que sur l'écriteau, mis pourtant en évidence, bien longtemps on ne lise: *Logements à louer*.

Saint Louis

La disposition de ce magnifique tableau est des plus simples. Vu de profil, Louis, revêtu du manteau d'azur fleur-de-lisé, est agenouillé devant une croix et une couronne d'épines déposées sur des draperies; ses bras sont croisés sur sa poitrine, ses longs cheveux retombent sur ses épaules; son noble profil à l'expression de la bonté dans la prière: il semble prier pour son peuple plutôt que pour lui-même. Au fond du tableau, dans les airs, trois anges le contemplant avec amour: l'un d'eux écarte une draperie qui laisse apparaître le fond du ciel où apparaissent les célestes personnages. C'est l'une des œuvres les mieux conçues de Lebrun, la plus exempte de la déclamation qui glissait trop souvent dans ses belles pages.

Le duc Charles de Suède insultant le cadavre de son ennemi Fleming (1597)

(Tableau de M. Edelfelt)

Nous sommes aux temps terribles de la Réforme: le petit-fils de Gustave Vasa, Sigismond, réunissait les deux couronnes de Suède et de Pologne; mais son oncle Charles, qui devait plus tard devenir roi Charles IX, ne tarda pas à devenir l'adversaire de Sigismond, fils d'une Polonaise, et ardent partisan de la religion catholique que la Suède avait déjà abandonnée sous Gustave Vasa.

Le vieux baron Fleming, gouverneur de la Finlande, était un des plus dévoués alliés de Sigismond: après avoir combattu avec une indéfectible énergie les partisans finlandais, qui s'étaient mis du côté du duc, il allait prendre l'offensive, quand la mort vint le surprendre et l'arrêter. Son cadavre fut transporté au château d'Abo où il fut placé dans la chapelle, en attendant que la paix rendit possible son enterrement dans le tombeau de famille.

La veuve de Fleming, Ebba, prit alors le commandement des troupes, et elle fut par une énergie égale à celle de son époux, mettre le château en état de supporter un siège. Son exemple soutint le courage des soldats, jusqu'au jour où le duc, rentré